

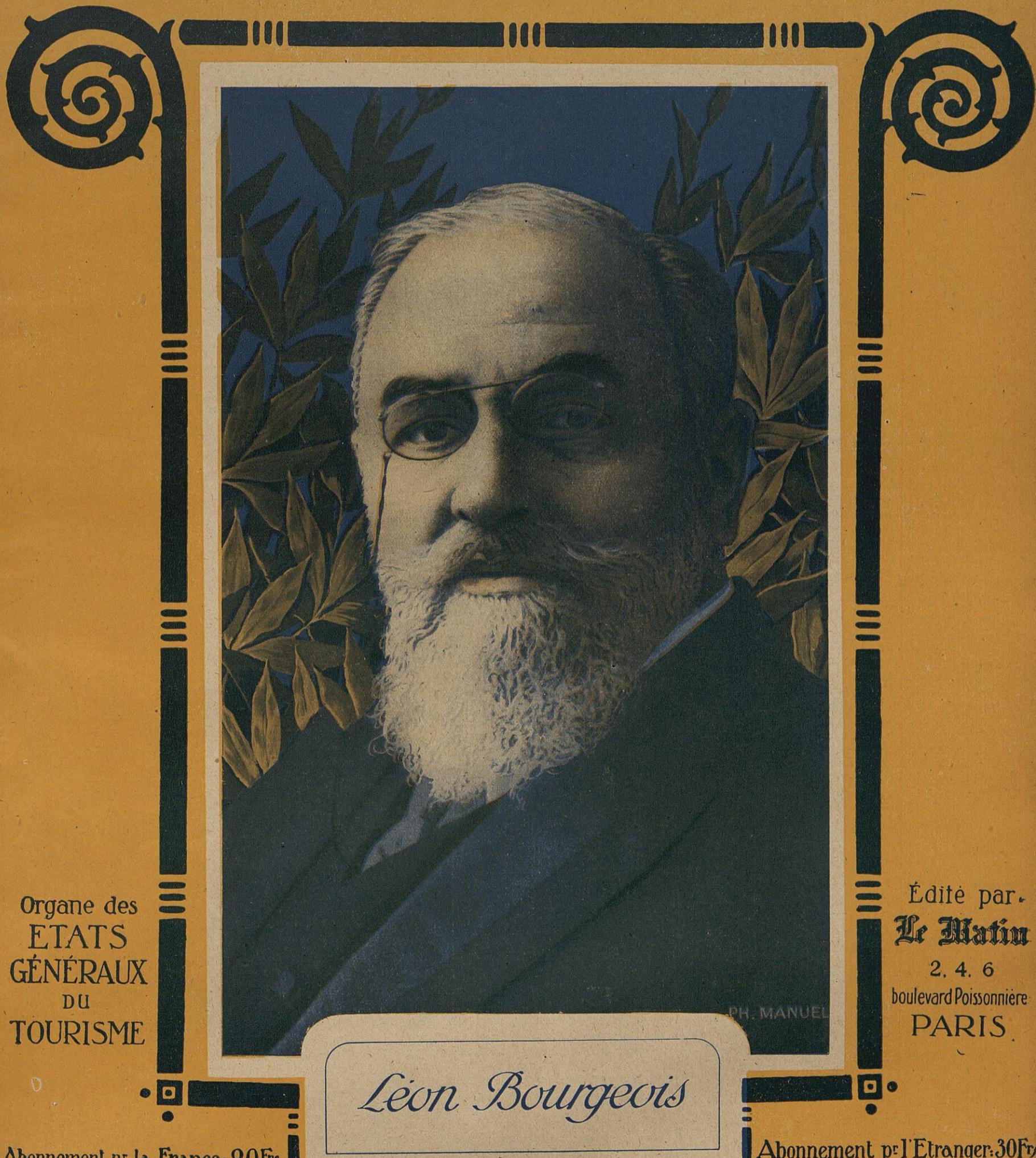
6^e Année. — N^o 234.

Le numéro : 40 centimes.



12 Avril 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
du
TOURISME

Abonnement p^r la France: 20Fr.

FOP54

Léon Bourgeois

PH. MANUEL

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

Édité par.
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS.



XI
(Suite.)

Il pouvait être cinq heures du matin environ quand Rip Sing toucha Montal à l'épaule :

— Réveillez vos amis, l'orage est passé... il est passé tout près de nous... j'ai entendu la trombe des dragons se ruer dans la grande galerie, puis des coups de feu en masse, puis plus rien... mais quelque chose de grave s'était passé avant ; vers le milieu de la nuit, des appels de trompette ont retenti du côté de la citadelle, la sonnerie *au feu*, je crois.

— Il fallait nous éveiller.

— Vous dormiez tous d'un sommeil accablé... et d'ailleurs n'étions-nous pas impuissants ?...

Debout, prêts au départ, les cinq Européens se groupaient autour de Rip Sing, écoutant les nouvelles de la nuit. Lina van Heeven déjà inquiète pour son père, pour Fred surtout qui n'avait pas dû laisser échapper cette belle occasion d'exercer sa fâcheuse témérité.

— Je ne serais pas étonné, poursuivit Rip Sing, que les insurgés aient incendié le petit palais, mal gardé sans doute puisque les soldats étaient tous dans la montagne...

— Mais alors... le résident ?... firent les trois hommes.

Rip Sing eut un geste vague :

— Avec des brutes déchaînées il faut s'attendre à tout.

— Partons vite, supplia Lina van Heeven, blême d'angoisse.

— Un instant... je vais faire sauter le bloc qui obstrue l'autre issue de mon refuge ; dès que vous aurez entendu la détonation, vous avancerez en suivant cette muraille suintante, là, sur votre droite... Kallahou vous servirait de guide au besoin.

Il disparut et, l'instant d'après, une explosion étouffée ébranlait l'épiderme cosmique aux replis duquel se déroulaient ces scènes.

Les Européens avancèrent, le chien en tête.

— Le passage est fait, leur cria Rip Sing de loin, mais gare aux éboulis... ; peut-être feriez-vous bien de porter ces demoiselles l'espace d'une dizaine de mètres.

Ça, c'était une idée ! Témoignant qu'il l'appréciait pleinement, Montal empoigna Suzanne, tandis que Pol-Ranc soulevait Lina van Heeven par les coudes. Ce fut, pour la petite troupe, la dernière occasion d'échanger quelques mots frivoles.

A peine approchait-elle de la bifurcation où la menait Rip Sing que des coups de fusil retentirent dans son voisinage immédiat.

— Halte ! fit l'Hindou qui marchait en tête.

Mais déjà la fusillade avait cessé.

Un instant il s'immobilisa, écouta...

— Cela se passe là, dans le couloir même où j'ai enterré l'appareil... Il doit y avoir un blessé tout près... j'entends gémir... et aussi gronder. Ne bougez pas, je vous prie, mais apprêtez vos armes... je vais jusqu'à la jonction des deux galeries pour m'assurer...

Rip Sing s'avança en courant jusqu'au tournant de la muraille, là où s'amorçait l'autre artère, et voici ce qu'il vit à la lueur de quelques torches fichées en terre. Une bande de Malais, le kriss au poing, s'excitaient de la voix et du geste contre un individu debout et qui, tout en geignant et rugissant, exécutait de terribles moulinets avec un sabre rivé à son poing gauche.

Les agresseurs avaient jeté leurs carabines, devenues inutiles, faute de munitions — ils venaient de tirer leurs dernières cartouches — et les lames qu'ils brandissaient jetaient des

Voir les nos 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232 et 233 du *Pays de France*.

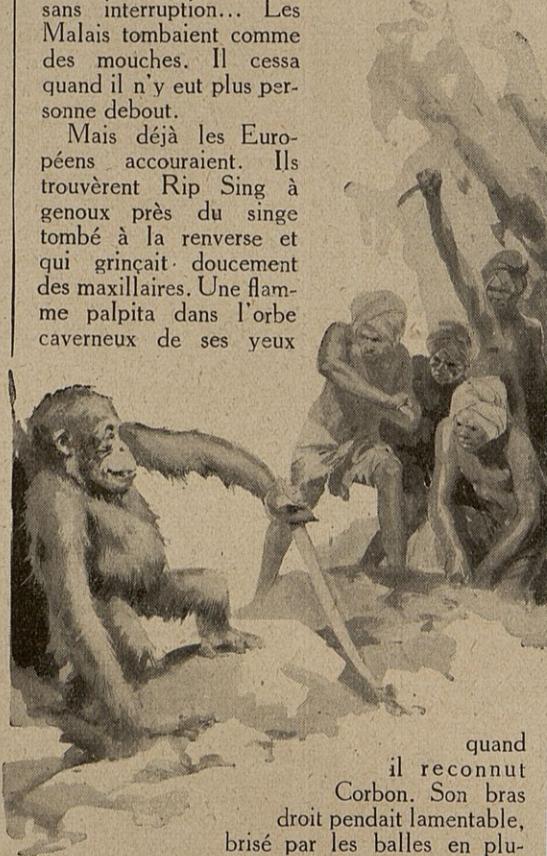
feux ternes pareils aux lueurs dépolies de leurs sclérotiques de sauvages.

Et tout d'un coup Rip Sing reconnut l'orang. Blessé apparemment, près de succomber, le singe se défendait avec une énergie sauvage, sans rien comprendre, se demandant pourquoi tant d'êtres l'attaquaient à la fois, lui qui n'avait jamais abusé de sa force envers personne.

Les coups de feu essuyés tantôt l'avaient d'abord plongé dans une indicible stupeur. Pleuvait-il des pierres dans le souterrain, ou étaient-ils issus du néant, ces chocs multiples qu'il avait ressentis contre sa peau pour la première fois de sa vie ? Certes les gens qu'il avait en face de lui faisaient un bruit épouvantable, mais le bruit ça ne frappe pas, et d'ailleurs il était protégé par les moulinets vertigineux du sabre..., moulinets auxquels il avait eu recours parce qu'il imaginait confusément qu'on essayait d'atteindre à sa liberté, comme ça lui était arrivé tout récemment.

Cependant la ruée sur place des Malais qui se bousculaient et vociféraient mille injures se rapprochait à vue d'œil et le sabre de l'orang semblait faiblir. Alors Rip Sing fit entendre un son guttural avertissant le singe d'une présence amie, et en même temps il déchargea ses deux revolvers dans le tas sans interruption... Les Malais tombaient comme des mouches. Il cessa quand il n'y eut plus personne debout.

Mais déjà les Européens accouraient. Ils trouvèrent Rip Sing à genoux près du singe tombé à la renverse et qui grinçait doucement des maxillaires. Une flamme palpita dans l'orbe caverneux de ses yeux



quand il reconnut Corbon. Son bras droit pendait lamentablement, brisé par les balles en plusieurs endroits.

Corbon lui prit la main gauche et le regarda avec une infinie pitié.

— Peut-on le sauver ? demanda-t-il à Rip Sing.

— Je ne crois pas.

— Et ceux-là ?

Il désignait la grappe enchevêtrée et grouillante encore des Malais.

— Peut-être la plupart d'entre eux ne sont-ils pas blessés gravement, je l'espère du moins, car je serais désolé d'en avoir tué tant que ça, alors qu'il s'agissait simplement de faire place nette. Mais nous n'en aurions pas eu raison autrement. Je suis sûr que cette poignée de malheureux, échappés à vos soldats, nous guettaient là parce qu'ils m'auront vu enfouir ce que vous savez, et parce qu'ils se doutaient de votre présence dans les souterrains.

Là-dessus Rip Sing tira son kriss et se mit à creuser le sol non loin de l'endroit où son chien venait de tomber en arrêt. Partout des traces de fouilles récentes. Le cœur de l'Hindou faillit cesser de battre, une sueur froide inonda son visage.

Derrière son dos, l'orang agonisait dans les bras de Suzanne, et il avait l'air, dans les demi-ténèbres, d'un vieil enfant hydrocéphale et barbu qui s'endort sur le sein de sa nourrice.

Kallahou salua son dernier soupir d'un long hurlement douloureux.

Les trois Français s'étaient penchés sur les blessés.

— Il n'y a pas grand' chose à faire pour eux, déclara Pol-Ranc.

Un cri de joie les fit tressaillir tous. Rip Sing venait de retrouver l'appareil qu'il croyait tombé aux mains des Malais. Mais comme son bras redressé l'élevait à la hauteur de la lampe pour le tendre à Corbon, une balle siffla et pulvérifiait le petit cadran magique.

Un vent de détresse courba toutes les têtes, et on vit des larmes jaillir des yeux de Corbon et de Rip Sing.

Le blessé qui avait visé l'Hindou et l'avait manqué retombait au néant sans se douter que sa balle jugulait pour de longues années l'essor scientifique de l'humanité.

Une rumeur gronda au loin, puis des appels de trompette stridèrent, cacophoniques, à travers les méandres du souterrain.

— On vous cherche, mes amis, dit Rip Sing, le moment est venu de nous séparer.

Il leur tendit la main à tous à la ronde et quand il sentit celle de Corbon étreindre la sienne, sa voix se brisa :

— Me pardonnez-vous ? murmura-t-il.

— J'ai tout oublié, mon ami, et je suppose simplement que ma découverte a déplu à Celui qui règne sur les mondes. Mais... où allez-vous ?

— Vers mon destin.

Le pas lourd et cadencé d'une troupe en marche résonnait dans l'épaisseur des parois faites de coulées de lave millénaire. Rip Sing siffla son chien qui bondit sur ses talons, et tous deux s'enfoncèrent dans les ténèbres du cratère mort.

On ne les revit jamais.

Quelques instants plus tard, Lina van Heeven se jetait dans les bras du capitaine Fred qui avait tenu à diriger lui-même les recherches en vue de retrouver les Européens disparus.

Le retour à la lumière fut triste, car en dépit de la victoire foudroyante des dragons — Makoro prisonnier, la moitié des rebelles tués, le reste en fuite — une nouvelle affligeante consternait les Hollandais.

Le résident van Ryzorg avait été lâchement assassiné en compagnie de son médecin. De plus, les rebelles avaient mis le feu au palais après avoir égorgé une partie du faible détachement chargé d'en assurer la protection.

Le chef du poste se fit tuer bravement avec cinq ou six de ses soldats. Le reste fut sauvé par la garde personnelle du résident partie en reconnaissance et qui était accourue aux premiers appels de la sonnerie au feu, mais le palais et ses dépendances n'étaient plus qu'un amas de cendres. Il est juste d'ajouter que, tous les jours suivants, le sang malais coula suffisamment pour venger des pertes dix fois plus considérables...

A six semaines de là, Suzanne et Lina tinrent le serment que Montal, en proie de nouveau aux damnables étreintes de l'esprit parisien, appelait leur serment sur la montagne. Elles se marièrent toutes deux, le même jour, à Buitenzorg.

FIN

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un roman inédit :

PIERRE LÉGEROT dit SAINFARÉ

par Georges DOCQUOIS

le poète émouvant de la Cendre rouge, l'auteur très apprécié de Bêtes et Cens de Lettres, de Dans un port du Détroit, de l'Union tragique, de l'Homme aux gants blancs, etc., etc., et l'écrivain si parisien de tant de contes où le charme du sentiment le dispute à l'attrait de l'esprit.

Nos lecteurs observeront le parfait accord de ces deux qualités si essentiellement françaises dans le très original récit des premières armes de l'aventureux et tendre

PIERRE LÉGEROT dit SAINFARÉ

qui, tout comme Figaro, pourrait, à bon droit, s'écrier : « O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? »

URODONAL



Vous souffrez des reins ! Prenez de l'**URODONAL** et vous serez rapidement soulagé.

L'OPINION MÉDICALE :

« De nombreux maîtres ont démontré l'utilité de l'*Urodonal* et ses précieuses propriétés, et la nécessité de ce médicament dans la lutte contre la rétention urique est devenue une sorte d'axiome médical. Mais l'emploi de ce produit, dans les cas dont nous venons de parler, sera non moins heureux et donnera des résultats non moins favorables. Je connais tel confrère qui autrefois, à chaque fin d'hiver, souffrait semblablement pendant plusieurs semaines et se voyait forcé de réduire notablement la somme de travail. Il s'épargne maintenant cette petite crise grâce à l'usage d'*Urodonal* pris à dose de trois cuillerées à soupe, quotidiennement pendant un mois ou six semaines. »

Dr A. STIÉVENARD,
Professeur d'hygiène à la Centrale d'Education;
Ex-Médecin assistant des hôpitaux de Bruxelles.

« L'*Urodonal* n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

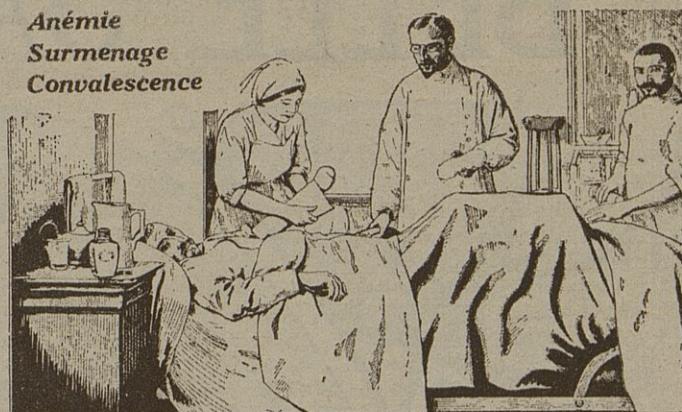
Dr P. SUARD,
Ancien Professeur aux Écoles de Médecine
navale; ancien Médecin des hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 8 francs; les trois flacons, franco, 23 francs.

Globéol

abrège la convalescence

Anémie
Surmenage
Convalescence



**GLOBÉOL augmente la résistance
de l'organisme et favorise la guérison**

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le *Globéol* est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

Dr DÉLSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner en une foule de cas les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de *Globéol*. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr HECTOR GRASSET,
Licencié ès sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 francs; les 3 flacons, franco, 20 francs.

Pagéol

répare la vessie

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le *Pagéol*, j'ai pu constater sa parfaite action antiséptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancône.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 francs; la grande boîte, franco, 11 francs.



« C'est moi le *Pagéol* qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatites. »

JUBOLITOIRES

Traitemenit curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE :

« Les hémorroïdes possèdent maintenant, grâce à la récente création des *Jubolitoires*, un topicque souverain, comme aucun suppositoire n'avait pu en réaliser avant eux. »

Dr ROUANET DU LUGAN,
Médecin sanitaire maritime.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t. pharmacies. La gr. boîte, f. 6; les 4 boîtes, f. 22 fr.



Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.

Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnantes
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.

FANDORINE

Spécifique des
maladies de la femme

Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non
chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de **FANDORINE**



Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, f. 11 francs; fl. d'essai, f. 5,30.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nou-
velle en comprimés
très rationnelle et
très pratique.

Communication
à l'Acad. de Méd.
(14 oct. 1913).

Etabl. Chatelain,
2, r. Valenciennes,
Paris, et t. pharmacies.
La bte, f. 5,10;
les 4 btes, f. 20 fr.;
la gr. boîte, f. 7 fr. 20; les 3 gr.
boîtes, f. 20 fr.

Voilà la boîte de **GYRALDOSE** indispensable
à toute femme soucieuse de son hygiène.

Excellent produit non
toxique, déconges-
tionnant, antileu-
corrélique, résolu-
tif et cicatri-
sant. Odeur
très agréable.
Usage
continu très
économique.

Assure un
bien-être réel.



BELLE JARDINIÈRE



VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS et sur MESURE
pour HOMMES, DAMES, JEUNES GENS, ENFANTS et FILLETTES

MAISON PRINCIPALE : 2, rue du Pont-Neuf, Paris

SEULES SUCCURSALES : PARIS, 1, place de Clichy, LYON, MARSEILLE, BORDEAUX
NANTES, NANCY, ANGERS

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 29 Mars au 5 Avril

FN échappant au joug allemand, l'Alsace et la Lorraine restaient cependant pourvues des institutions et de l'organisation administrative qui lui ont été imposées par les spoliateurs de 1871, et sur lesquelles reposent forcément encore en majorité les intérêts publics et particuliers. Après avoir cherché à faire administrer les deux provinces, après leur désannexion, à peu près par les mêmes moyens que les autres départements français, le gouvernement dut reconnaître que l'état de choses établi ne se pouvait concilier avec notre organisation et que le mode de procéder qu'il avait adopté ne pouvait que lui réservier des déboires et aboutir à un mécontentement général. Il parut inévitable de procéder par étapes et avec les tempéraments nécessaires à la liquidation du régime allemand et à la réassimilation politique et administrative de nos fidèles provinces. Dans ce but, l'Alsace et la Lorraine ont reçu un statut commun, en vertu duquel la direction de leur administration est confiée à un seul fonctionnaire. Le Commissaire général de la République à Strasbourg, tel est son titre, réunit sous son autorité tous les services afférents à l'administration générale de l'Alsace et de la Lorraine ; il ne relève que du président du conseil dont il est le délégué permanent. Il réside à Strasbourg. Il a entré au conseil des ministres pour les affaires d'Alsace et de Lorraine. Il pourvoit à tous les emplois. Trois Commissaires de la République, résidant à Strasbourg, Metz et Colmar, assurent sous son autorité l'administration des territoires en Haute et Basse-Alsace et en Lorraine.

M. Millerand, qui a été appelé au poste éminent de Commissaire général, pour appliquer en Alsace-Lorraine les conceptions du gouvernement, a pris possession de ses fonctions le 24 mars.

La restauration de la Pologne, d'une grande Pologne, est une nécessité qui s'impose à la Conférence de la Paix, puisqu'elle entend reconstruire l'Europe de manière à n'y laisser subsister que le minimum possible de causes de guerres. Mais si l'on restaure la Pologne, encore faut-il lui assurer le moyen de vivre et, à cet égard, Danzig lui est indispensable comme débouché sur la seule mer où elle puisse avoir accès.

Pour le présent, les alliés revendiquent la libre disposition de ce port, le seul par où ils puissent faire parvenir au nouvel Etat une partie de son armée qui marque le pas en France alors que sa présence serait utile en Pologne, et les ravitaillements de toute nature dont la population et les troupes polonaises ont le plus grand besoin.

Danzig a appartenu à la Pologne avant le partage de ce malheureux pays entre ses bourreaux et il y reste un fond appréciable de population sédentaire polonaise, bien que le développement commercial du port y ait amené beaucoup d'Allemands qui aujourd'hui y dominent numériquement, mais qui n'ont là d'autres attaches que celles résultant de leurs intérêts. Les Boches ne veulent pas lâcher Danzig : de toutes les raisons qu'ils donnent, et ne donnent pas, pour se cramponner à cette possession usurpée, la meilleure est que ce port est le plus important de la Baltique. Pas plus qu'ils ne veulent l'abandonner au nouvel Etat polonais, ils ne veulent en laisser la disposition, même momentanée, et jusqu'à ce que la Conférence ait décidé de son sort, aux transports des alliés. Cependant l'article 16, titre B, de l'armistice du 11 novembre les oblige à nous laisser passer par Danzig, nommément désigné, pour le ravitaillement des populations et le maintien de l'ordre. Or le maintien de l'ordre en Pologne comporte nécessairement en premier lieu la défense de ce pays contre les bolcheviks et autres ennemis qui l'enserrent et, ainsi, son renforcement en hommes et en munitions. Mais encore faut-il, pour débarquer troupes et munitions dans un endroit encore occupé par l'Allemagne, au moins un accord avec le gouvernement allemand. Ce dernier ne cessant de faire montre, dans cette question, du mauvais vouloir et de l'esprit de chicane qui lui sont habituels, le maréchal Foch s'est vu contraint de le sommer, dans les derniers jours de mars, de livrer passage par Danzig aux divisions du général Haller. La sommation n'eut pas la suite qu'elle comportait. L'opinion envisageait déjà, dans les pays alliés, l'éventualité d'un débarquement de force dans le port de la Baltique. Comme on le voit par la carte ci-contre, Danzig est admirablement situé près de l'embouchure de la Vistule, au fond d'un golfe immense, que la longue presqu'île de Hela couvre au Nord-Ouest. À l'Est, le Frisches-Golfe, vaste lagune navigable séparée de la mer par une autre presqu'île, les ouvrages de Koenigsberg peuvent servir de bases à la défense du grand port, immédiatement défendu d'ailleurs par les batteries de Neufahrwasser et de Weichsel-

monde. Mais ces ouvrages et ces batteries sont, croit-on, hors d'état pour le moment d'opposer une résistance efficace. Les côtes du golfe sont partout accessibles : navires de transport et de guerre peuvent sans difficultés approcher de terre : un débarquement serait facile. Si le généralissime des alliés y a pensé, il n'a pas voulu sans doute agir de force avant d'avoir mis une dernière fois le gouvernement d'Ebert en demeure de tenir les engagements de l'Allemagne : il a convoqué à une entrevue à Spa le chef de la commission allemande de l'armistice. M. Erzberger a reçu là, le 4 avril, l'ultimatum du maréchal.

On apprenait le 5 que la question était enfin résolue. L'Allemagne cédait. Le port de Danzig serait utilisé pour le débarquement des troupes polonaises, qui, en outre, pourraient se rendre en Pologne : 1^o par voie ferrée à travers l'Allemagne, de Coblenz à Kalisch, à raison de dix trains par jour ; 2^o par les ports de Stettin et Koenigsberg.

Les différentes nouvelles parvenues de Russie jusqu'au 5 avril montrent que l'activité y reste grande sur tous les fronts. Les troupes alliées qui occupent la côte mourmante ne peuvent être en ce moment facilement renforcées ni ravitaillées et les bolcheviks préparent une forte attaque contre Mourmansk. Quelques troupes y ont cependant été envoyées. Arkhangel est également menacé par les gardes-rouges, supérieurs en nombre et fortement armés. Des attaques qu'ils ont prononcées le 31 mars ont été repoussées. Sur le front d'Orenbourg, les rouges ont essuyé une grande défaite et battent en retraite rapidement, abandonnant d'énormes approvisionnements et se laissant faire une quantité considérable de prisonniers.

Au Caucase, le général Stirko a remporté sur les bolcheviks une victoire qui paraît les avoir démoralisés : le butin de nos amis se compose de 13 trains blindés, 100 locomotives, 200 canons, 350 mitrailleuses, des quantités d'équipements ; des régiments entiers ont été faits prisonniers : il est permis de croire que le bolchevisme ne pourra plus rien entreprendre dans cette région. Enfin, en Sibérie, les rouges ont été également battus en plusieurs rencontres qui leur ont été fort coûteuses. Tous les chefs antibolcheviks ont conclu un arrangement pour procéder avec leurs troupes sibériennes et cosaques à une grande offensive vers le front de l'Oural. Quant à Odessa, les troupes d'occupation ont été renforcées ; la situation n'inspire plus d'inquiétudes.

Une mission officielle de financiers allemands chargés de discuter avec les représentants des alliés la façon dont l'Allemagne paiera les vivres qui lui sont livrés, ainsi que différentes questions relatives aux responsabilités financières de l'Allemagne, est actuellement en France.

NOTRE COUVERTURE

M. LÉON BOURGEOIS

ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES

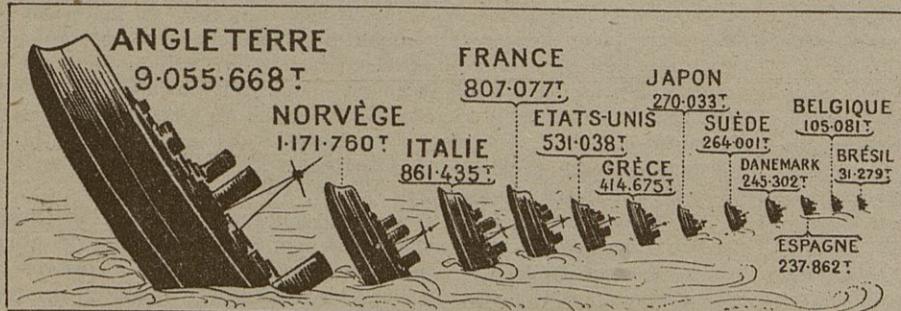
Le nom de M. Léon Bourgeois est depuis trente ans mêlé avec honneur à l'histoire de notre pays. Avant d'entrer dans la carrière politique où il a acquis une haute et légitime réputation, M. Léon Bourgeois a appartenu à l'administration, dans laquelle d'ailleurs il débuta comme préfet à Albi en 1882, à l'âge de 31 ans, étant né en 1851, à Paris. Il fut enfin nommé préfet de police en 1887.

Elu député dans la Marne pour la première fois en 1888, il était la même année appelé à faire partie du gouvernement, comme sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Par la suite, M. Léon Bourgeois, constamment réélu député, puis élu sénateur en 1905, n'a pas été moins de douze fois ministre, dont une fois avec la présidence du conseil. Il a dirigé l'Intérieur, l'Instruction publique, la Justice, les Affaires étrangères, le Travail. Il a présidé la Chambre des députés et a refusé à plusieurs reprises la candidature à la présidence de la République.

La haute compétence de M. Léon Bourgeois en matière de questions sociales est attestée autant par ses actes parlementaires que par plusieurs ouvrages réputés. Il a été un des premiers apôtres de l'arbitrage. Envoyé à la Conférence de la Haye comme premier délégué en 1899, il fut ensuite ambassadeur extraordinaire et premier plénipotentiaire à la Conférence en 1907. M. Léon Bourgeois est entré dans le Comité de guerre en septembre 1917 et il a été élu, en novembre 1918, vice-président de l'Union de la Ligue des nations.

La Grande Pitié qui est à la Marine de France

La marine marchande française était malade avant la guerre ; elle était même très malade et son état de santé inquiétait à juste titre ceux qui pensaient, disaient et essayaient de faire comprendre à tous les Français que la marine marchande nationale est le moteur principal de notre pays. A ce moment un certain nombre de personnalités, compé-



PERTES DE LA MARINE MARCHANDE DU 5 AOUT 1914 AU 31 OCTOBRE 1918.

tentes en matière de politique maritime, cherchaient à faire pénétrer dans l'esprit de tous cette formule bien simple et bien claire :

Marine affaiblie : France languissante.
Marine inexistante : France détruite.
Marine puissante : France prospère.

Les mêmes propagandistes ajoutaient, pour démontrer la véracité de leur affirmation, que la France industrielle et commerciale vivait de la mer et du commerce de la mer en vertu des chiffres suivants donnés par la Ligue Maritime en 1916.

Commerce total de la France avant la guerre : 60.072.000 tonnes.

Part de la voie de fer : 22.072.000 tonnes.
Part de la voie de mer : 38.000.000 de tonnes.

Et ces apôtres de l'idée maritime concluaient en faisant remarquer que la France payait par jour plus d'un million de francs, c'est-à-dire plus de quatre cents millions par an aux navires transporteurs étrangers dont la collaboration onéreuse suppléait à l'insuffisance lamentable du tonnage national.

Les Français, absorbés par des questions de toutes sortes et par des intérêts particuliers de politique, écoutaient peu ou pas, mais gémissaient très haut, se plaignant de l'augmentation du prix de la vie et de celle des impôts, sans vouloir s'apercevoir que ces quatre cents millions de francs inutilement payés aux transporteurs étrangers grevaient d'autant et ce prix de la vie et ces impôts, puisque ces quatre cents millions étaient pris dans la poche de M. Tout-le-Monde, payeur geignant mais inconscient de ses propres intérêts.

La guerre a fait de la grande malade une grande mutilée, ajoutant le drame chirurgical au drame pathologique.

Notre marine marchande n'était atteinte en 1914 que d'une maladie générale qui tenait surtout de l'anémie ; elle est aujourd'hui une amputée car elle a perdu brutalement un tiers, un gros tiers de son tonnage.

Evidemment on s'occupe d'elle, et même assez bruyamment de tous côtés ; mais, au milieu des solutions contradictoires offertes par les uns et les autres, les meilleurs projets restent sans effet.

Pendant ce temps, le prix de la vie augmente ; la note à payer aux transporteurs monte, monte inlassablement : elle était de 400 millions par an en 1914. Elle sera d'un milliard au moins en 1919.

Vous entendez : un milliard qui sortira des poches du contribuable français et qui grèvera d'autant les impôts et le prix de la vie ; car la marine marchande est le régulateur des dépenses de chacun, même de ceux qui sont le plus étrangers au commerce de mer ou du moins qui s'imaginent y être le plus étrangers, puisqu'il n'est pas en France un seul citoyen dont la vie matérielle ne soit, à son insu, étroitement liée aux fluctuations du fret maritime. Or ces fluctuations dépendent de l'état matériel de notre flotte.

A l'heure présente, cet état matériel est mauvais, il faut avoir le courage de le constater.

D'abord notre marine est réduite.

Un tiers de la flotte marchande a péri (un tiers de cette flotte qui en 1914 était déjà très au-dessous de nos besoins, ne l'oublions pas). Et la France, sur la liste des pertes de la marine marchande pendant la guerre, occupe le quatrième rang alors que sa marine occupait le cinquième et même le sixième dans l'échelle des tonnages mondiaux.

Mais cette diminution si grave est encore aggravée par le fait de l'usure des unités actuellement en service.

Les deux tiers survivants sont, en effet, composés de navires fatigués par un service intensif et qu'il faudra remplacer dans un avenir plus proche qu'il n'eût été nécessaire après un service normal.

Il faut donc réparer les pertes subies d'abord.

Mais ceci est insuffisant : en matière de marine, qui n'avance pas recule. L'état stationnaire est un état morbide. Nous avons perdu 807.070 tonnes : il faut les remplacer : premier travail.

Deuxième travail : il faut prévoir le remplacement à brève échéance des bateaux fatigués.

Puis une troisième opération s'impose : en effet, si de 1914 à 1919 la vie avait été normale, si les puissances centrales en nous sautant à la gorge le 2 août 1914 n'avaient pas suspendu pour cinquante et un mois le jeu de notre vie nationale, nos chantiers eussent construit. Il est à penser même, en présence de l'activité de la propagande maritime, qu'ils eussent construit un tonnage important. Les constructions interdites par la guerre, il faut les récupérer : troisième travail qui doit être mené simultanément avec le premier.

Ces trois séries de travaux sont-elles en cours ?

Non. Ou si peu qu'il est vraiment lamentable d'en parler.

Consultez le tableau des constructions navales mondiales en 1918. Que voyez-vous ? Que, sur 1.806 navires construits par onze puissances alliées ou neutres, la France arrive bonne dernière, avec 3 navires, TROIS NAVIRES, vous entendez ! contre 929 aux Etats-Unis, 301 en Angleterre, juste après le petit Danemark qui a lancé 13 bâtiments !

TROIS NAVIRES !!! et vous vous étonnez que le beurre vaille 20 ou 30 francs le kilo, que le tabac ait disparu et qu'un veston coûte six fois son prix normal !

TROIS NAVIRES en un an !!! Mais si la vie chère vous étrangle, prenez-vous-en à vous-même qui laissez votre marine marchande dans cet état de détresse. On a la marine de sa politique : vous avez la marine marchande de votre politique qui depuis un demi-siècle a négligé de renseigner le pays sur ses nécessités maritimes.

On nous répondra que, parmi les 929 navires construits en Amérique et les 198 construits au Japon, il en est un certain nombre — pas beaucoup d'ailleurs — destinés à la France. Soit ! Mais ne croyez-vous pas que ce qu'on achète chez le voisin coûte plus cher que ce que l'on fabrique chez soi, puisque c'est de l'argent qui sort de France, au lieu d'être de l'argent qui reste entre Français ?

Notre pays est-il mieux partagé au point de vue des constructions en cours actuellement ?

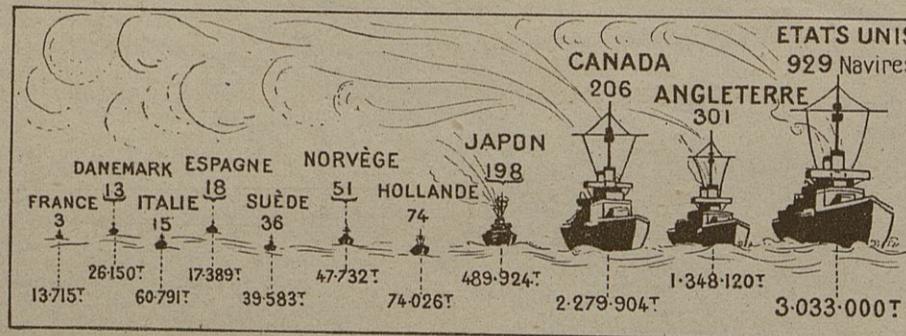
Certes non, puisque, sur 1.765 vapeurs en acier, bois ou ciment armé sur chantiers de par le monde, la France en possède chez elle tout juste DOUZE, arrivant bonne dernière après l'Espagne qui en construit 35. Ce n'est pas encore l'abondance de nos constructions qui abaissera le coût de la vie cette année !

Vite il faut regagner le temps perdu et nous mettre à l'ouvrage. Mais, en attendant, nous avons un moyen de réduire le mal.

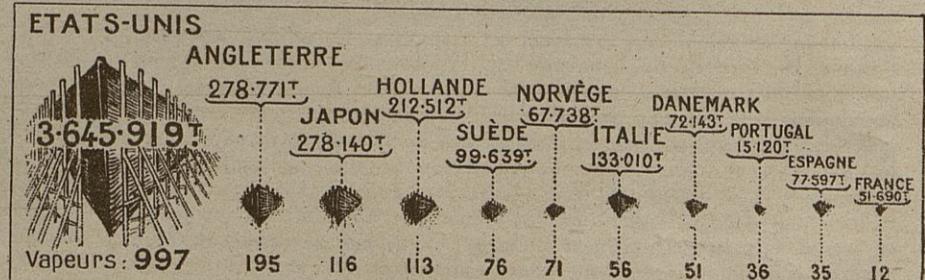
Un dernier moyen, très efficace à vrai dire, à condition que l'on aille vite — un moyen même instantané : la livraison à la France d'un gros tonnage pris dans le bloc de la riche marine marchande allemande.

Depuis le 2 août 1914, les empires centraux ont obtenu un triple résultat en ce qui concerne la marine marchande française.

Ils ont réduit notre tonnage existant, usé notre tonnage survivant et interdit la naissance de notre tonnage en projet. Triple dommage. Une forte indemnité nous est donc due : remplacement des unités perdues, remplacement des unités dont la naissance fut interdite. Et c'est pourquoi



LES CONSTRUCTIONS DES NAVIRES DE COMMERCE EN 1918.



VAPEURS ACTUELLEMENT EN CONSTRUCTION DANS LE MONDE.

il nous faut, à titre de restitution, un chiffre de navires de la flotte allemande calculé d'après nos pertes augmentées de nos non-constructions.

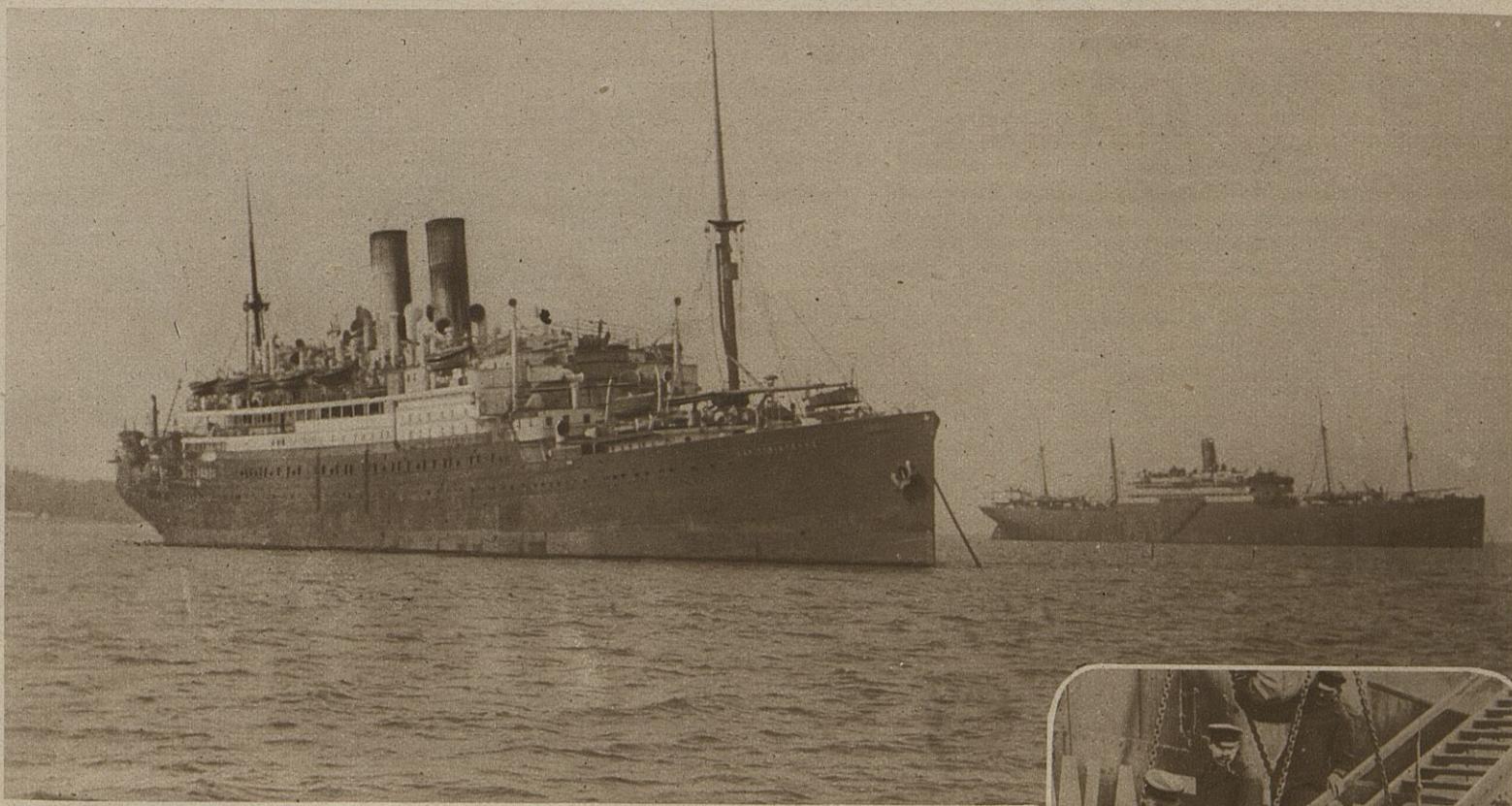
C'est à ce prix, et à ce prix seul, que pourra être atténuée la « grande pitié qui est à la marine marchande de France », pour répéter en le transformant le vieux mot émouvant de Jeanne d'Arc.

Et prenons donc une bonne fois pour ligne de conduite la phrase de Thiers : « Qui dit marine veut dire temps, méthode et volonté. »

GEORGES G.-TOUDOUZE.

P. S. — Les chiffres des trois tableaux ci-dessus sont relevés d'après Fairplay, Lloyd et Rivista Nautica.

LA LIVRAISON PAR L'ALLEMAGNE DE SES PAQUEBOTS



Dans le Solent, ces vaisseaux allemands à l'ancre attendent qu'on leur fixe une destination. Ce sont : le « Cap Finisterre » de 14.503 tonnes et, un peu plus loin, le « Patricia » de 14.466 tonnes. Il y a en tout 1.250.000 tonnes à livrer aux alliés. Dans le médaillon, des marins boches quittent leur navire qui vient d'être livré.



Après bien des tergiversations, la magnifique flotte commerciale allemande destinée au ravitaillement de l'Europe a enfin été livrée aux alliés. Le premier départ a eu lieu de Hambourg le 22 mars. Les bateaux ont été conduits en Angleterre où des équipages alliés en ont pris livraison. Celui-ci est le beau « Cleveland » de 16.960 tonnes, à la « Hamburger Amerika linie ». Un destroyer américain le long de son bord lui amène son nouvel équipage.

POUR QUE RENAISSSE LA TERRE DE FRANCE

UNE ŒUVRE MAGNIFIQUE

Le Pays de France veut faire connaître aujourd'hui une entreprise admirable et qui cependant est quasi inconnue du grand public, une œuvre qui complera parmi les plus belles et les plus utiles que la guerre ait suscitées.

Elle peut se définir et se résumer en trois courtes phrases :

Elle a fourni une alimentation saine à nos combattants jusqu'à l'armistice ;

Elle aide maintenant les cultivateurs de nos régions libérées à travailler et à produire ;

Elle prépare pour l'avenir un centre d'instruction agricole et horticole, des laboratoires, des champs d'expérience et en même temps une exposition permanente, qui, dans un cadre merveilleux, seront d'un grand profit et d'un grand honneur pour le pays.

Nous allons voir comment elle est née, comment elle a pris corps et ce qu'elle nous promet dans l'avenir.

POUR NOS SOLDATS

Il y a des gens qui haussent dédaigneusement les épaules quand on leur dit qu'une alimentation presque exclusivement carnée, servie pendant des mois et des années à des millions d'hommes réunis sous les drapeaux, peut à la longue les rebouter et, qui pis est, leur nuire. C'est un fait, cependant, que la plus grande partie de nos combattants avaient, avant la guerre, l'habitude de consommer en moyenne près d'un kilogramme de légumes frais par jour contre 200 grammes de viande à peine, et c'est un autre fait non moins incontestable que le renversement de cette proportion et l'absorption exagérée de « conserves » ont engendré des maladies plus ou moins graves dans leurs rangs, telles que l'entérite et la dysenterie.

L'instinct poussait nos hommes — ceux du moins qui appartenaient auparavant aux métiers de la terre — à profiter de leurs courts séjours dans les cantonnements pour essayer d'arracher au sol, à force de soins ingénieux, quelques salades ou des légumes rafraîchissants.

Un officier, entre autres, s'est aperçu de leurs travaux, des peines qu'ils prenaient, et a résolu de les aider « en grand », s'il pouvait s'y voir autorisé. C'était un horticulteur de Versailles, M. Georges Truffaut. Blessé en Alsace, après avoir fait vaillamment son devoir, il profita d'un congé de convalescence pour fonder les pépinières nationales, dans le simple but, tout d'abord, de fournir à ces jardins de soldats, timidement ébauchés sur le front, les semences et les plants nécessaires à leur prospérité.

Il trouva tout de suite deux concours précieux : d'abord celui d'un ministre dont le large esprit est ouvert aux nouveautés les plus hardies et



LA CULTURE DES PLANTS D'OIGNONS.

qui (mérite trop rare en France !) n'a pas cru indigne d'un membre du gouvernement d'agir de toutes ses forces pour assurer le succès d'un effort privé, du moment que la nation — et la nation seule — devait en tirer bénéfice.

Ce ministre, c'est M. Clémentel.

En second lieu, M. Truffaut rencontra pour auxiliaire puissant et, si l'on ose ainsi parler, pour véhicule, une association tout organisée, outillée comme pas une, riche, nombreuse, active, et qui n'a plus à faire ses preuves dans le domaine du dévouement ingénieux aux plus grands intérêts du pays.

C'est le Touring-Club de France.

Enfin, le haut commandement lui-même vint à la rescousse, et le général Pétain, convaincu tout le premier du bien qu'il en pouvait résulter pour ses soldats, confia, en novembre 1917, à M. le lieutenant Truffaut, la mission de servir encore le pays en contribuant à féconder cette terre, que d'autres pouvaient continuer d'ensanglanter.

Les pépinières nationales étaient nées.

Elles s'installèrent d'abord, par des moyens de fortune, dans l'ancien Jardin botanique du parc de Trianon, avec, pour atelier d'emballage, la grande orangerie du parc de Versailles, sous les Cent-Marches ; mais les fonctionnaires officiels, même dans l'administration des Beaux-Arts, ont quelquefois, comme disait à peu près Pascal, « des raisons que le patriottisme ne connaît pas » : l'architecte du Château trouva que le Palais dressé par Mansart pour le logement des orangers du roi était trop beau pour abriter les choux du poilu. L'orangerie, puis Trianon furent consignés à la troupe...



Heureusement, il restait des terres vacantes autour de celles dont on interdisait l'accès ; les pépinières de nos soldats purent s'installer dans les immenses prairies, en friche depuis de longues années, et qui s'étendent des deux côtés de la route de Rocquencourt, d'une part jusqu'aux fossés du Hameau de Marie-Antoinette, de l'autre jusqu'aux murs de la forêt de Marly.

C'est là que depuis seize mois on a pu semer, soigner, lever et emballer tout ce qu'il fallait pour fournir des ressources alimentaires à tous les jardins du front et de la zone de guerre. C'est de là que, dans le courant de 1918, sont partis cinquante millions de plants de légumes, comprenant des céleris, des chicorées, des choux, des choux-fleurs, des oignons, des poireaux, des tomates, — que sais-je ? — et jusqu'à des tétragones.

Il convient d'ajouter que, par une inspiration touchante en sa simplicité, les pépinières nationales ont en même temps envoyé à la direction des Etapes des armées du Nord et de l'Est des dizaines de milliers de plants de chrysanthèmes, de pensées, de myosotis, de pâquerettes, et d'autres fleurs encore, pour orner les tombes des soldats inhumés loin du village natal.

Moyennant quoi, les morts aussi ont eu leur *rata* !...



L'ARROSAGE DES PLANCHES DE LÉGUMES.



ON RAMASSE DES LÉGUMES POUR LE FRONT.

Grâce à l'activité du fondateur, grâce au travail incessant de vingt professionnels français de l'horticulture, grâce au labeur d'une centaine d'Annamites et de Toninois travaillant sous leurs ordres et d'une soixantaine d'Américains contrôlés par un de leurs officiers, on a pu pourvoir ainsi aux besoins de 990 jardins d'unités, de 6 services agricoles d'armée, de 4 directions d'étapes et, en outre, des installations agricoles de l'armée américaine.

Tout cela a coûté en seize mois environ *deux cent quarante-deux mille francs*, sur lesquels l'Etat — c'est-à-dire le ministère de l'agriculture — n'a contribué que pour *4.000 francs*.

Mais nos soldats ont eu des légumes !... Tout est bien.

POUR RÉPARER LES CRIMES BOCHES

Il ne manquera pas de gens pour faire observer que, nos soldats une fois partis pour la guerre de mouvement, telle que nous l'avons vue se dérouler après le 18 juillet dernier, les jardins d'unité, d'étape ou d'armée ont dû nécessairement perdre de leur importance et même de leur utilité. A plus forte raison, après l'armistice du 11 novembre ont-ils dû être complètement abandonnés.

C'est une erreur ! Ces jardins, à supposer qu'ils ne pussent plus servir à améliorer l'ordinaire des combattants de la tranchée — puisqu'il n'y avait plus de tranchées — ou des troupes de relève et de réserve, n'en sont pas moins restés à la disposition des malheureux habitants de chaque région libérée. Ils ont même, hélas ! constitué sur bien des points systématiquement ravagés par l'ennemi l'unique ressource de nombreux Français ruinés par la guerre.

Mais, dans cet ordre d'idées, on voulait faire mieux encore. Il s'agissait d'assurer l'avenir des victimes de l'invasion en reconstruisant non seulement les *potagers*, mais aussi les *vergers* de ceux de nos compatriotes dont un infâme agresseur avait scié les arbres fruitiers avant de battre en retraite.

Entreprise admirable, dictée par un véritable esprit de solidarité nationale !

Pour la faire aboutir, le recensement des arbres existants dans les pépinières françaises a été fait, dès le mois de novembre et de décembre 1917, par quinze pépiniéristes délégués chez les producteurs de toutes les régions du pays. Ils ont trouvé 930.000 arbres fruitiers immédiatement utilisables et environ 600.000 arbres d'ornement ou d'alignement pour les clôtures ou les routes.

En janvier et février 1918, les mêmes spécialistes ont parcouru 224 communes de la Somme et de l'Aisne ; ils y ont visité, maison par maison, 2.140 sinistrés, en établissant sur tous les points des fiches individuelles. Ils ont trouvé que, pour reconstruire les plantations dans toutes ces communes, il fallait 74.909 arbres fruitiers et 70.000 autres ! Dure tâche ! On s'y mit, néanmoins, car c'est le propre des initiatives privées que prennent les gens de cœur d'aller de l'avant et de montrer son devoir à la collectivité.

En mars 1918, les jardins des communes de Roye, Curchy, Carrépuis, Étalon étaient complètement replantés, ainsi qu'une partie de ceux de Champien et de Saulchoy-sur-Davenescourt, où 7.000 arbres nouveaux avaient pris la place de ceux que les Boches avaient assassinés. Malheureusement, on le sait, l'ennemi est passagèrement revenu dans ces localités, avant notre triomphante offensive de juillet, et tout est à refaire, car il a de nouveau tout détruit.

Eh bien ! on le refera, voilà tout.

POUR L'AVENIR

Et quand cela sera refait, grâce cette fois au concours de toute la nation et, nous l'espérons bien, aux frais de l'ennemi, que deviendront les pépinières nationales ?

Leur conseil d'administration a répondu lui-même à cette question au moment où la victoire finale était en vue, le 6 octobre 1918.

Il a adopté à l'unanimité la proposition faite par M. Truffaut de créer dans le domaine du grand parc de Versailles, entre les hautes futaies de Trianon et la forêt de Marly (c'est-à-dire sur une étendue de *six cents hectares* entourés de murs), un nouveau parc comprenant :

Sur quarante-deux hectares, les **COLLECTIONS BOTANIQUES** — notamment celles qui s'étendent et meurent au Muséum du Jardin des plantes, à Paris ;

Sur vingt-trois hectares, l'**ÉCOLE FRUITIÈRE** et le **VERGER**

Sur cent hectares, la **FLORICULTURE** et les **EFFETS D'ENSEMBLE** horticoles ;

Sur trente-trois hectares, la **STATION DE RECHERCHES AGRICOLES** (laboratoire et champ d'expérience) ;

Puis, de tous côtés, dans la plaine ondulée, où les eaux sont aménagées déjà, des massifs de **FEUILLUS**, conservés tels qu'ils existent ou améliorés par des essences nouvelles.

« Ce domaine que notre Œuvre cultive actuellement en partie, disait M. Truffaut dans son rapport, s'ajouteraient avec le plus grand avantage à ce merveilleux ensemble que forment les parcs de Versailles et de Trianon qui attire tant de touristes français et étrangers

pendant la belle saison. Ce domaine serait facilement accessible de Versailles : il suffirait de prolonger à cet effet la ligne de tramway électrique qui existe déjà, et qui devenue circulaire pourrait desservir tous les points de ce vaste parc qui comprendrait les collections botaniques qui seraient transférées du Jardin des plantes de Paris, des groupes de serres, des roseraies, des collections de plantes de pleine terre, et un grand jardin paysage de cent hectares où, comme à Kew, on pourrait établir des sites alpins, fougereux, etc., et montrer au public les dernières créations des horticulteurs spécialistes. »

Il restera du terrain encore, et — voici la merveille ! — on a découvert, au centre de ce domaine, à proximité des routes et sur le plateau le plus élevé, une cuvette gazonnée, plate, rectangulaire, entourée de talus propres à l'établissement de gradins et de plus de vingt mille mètres carrés de superficie — de quoi installer, en un mot, le plus admirable STADE

ATHLÉTIQUE dont notre pays, au lendemain de la guerre, puisse rêver la création. Si ce stade ne nous avait pas été légué, tout prêt à servir en quelque sorte, par où ne sait quelle fantaisie vite abandonnée du Grand Roi, il en coûterait aujourd'hui, rien qu'en terrassements, près d'un demi-million pour en préparer la place.

Ce projet a été accueilli avec enthousiasme par le conseil où siégeaient, sous la présidence de M. Clémentel, le directeur général des Eaux et Forêts, les professeurs d'agriculture de Grignon, les inspecteurs des Beaux-Arts, les conservateurs des Parcs nationaux, etc.

Tous ces personnages ont considéré en effet qu'il importait de mettre enfin la France, si l'on veut voir la fertilité de son sol et la beauté de ses sites remonter au niveau d'autrefois, sur un pied d'égalité avec les pays étrangers. L'Angleterre possède, à Kew et à Rothamsted,

des jardins modèles de premier ordre et qui jouissent d'une réputation universelle. Les Etats-Unis en comptent une trentaine, déjà florissants et superbes. L'Allemagne elle-même a créé, à Dahlen, une station agricole et horticole qui ne laisse pas de lui rendre des services, même depuis 1914.

Et nous, que posséderons-nous en ce genre ? Où est l'exposition permanente et complète qui puisse offrir des enseignements... et des renseignements aux visiteurs ? Sur quel terrain favorable nos collections sont-elles groupées, soignées, sans cesse améliorées, sans cesse embellies ? N'est-il pas temps d'y pourvoir ? N'est-il pas temps d'entreprendre avec énergie et ténacité tout ce qui peut faire renaître la Terre de France ?



RECONSTITUTION DANS LA SOMME D'UN VERGER DÉTRUIT PAR LES BOCHES.



LA CULTURE DES POIREAUX A TRIANON PAR DES TONKINOIS.

UNE EXPOSITION DE L'ART ESPAGNO



Ces tapisseries, œuvres de la fabrique royale, d'après Goya, sont « Los Ambassados » et, au milieu, « Le Colin-Maillard ».

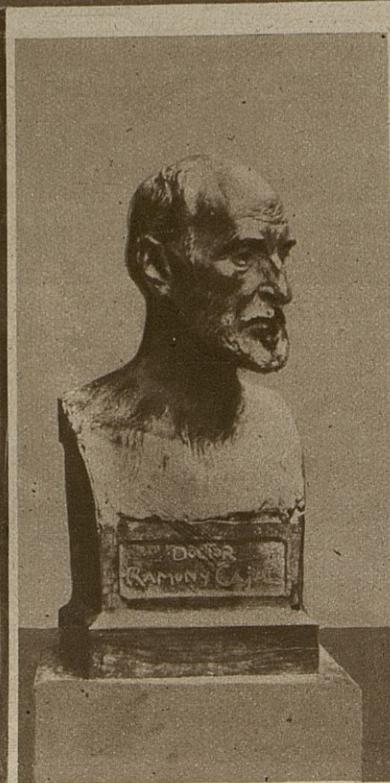
Le tableau que reproduit celle-ci est appelé « Les Lavandières ». Au-dessous est une œuvre bien curieuse de la statuaire espagnole.



Ce buste est d'Ignacio Pinazo : il eut un 1^{er} prix à Madrid. Ce beau portrait romantique, à côté, est de Frédéric de Madrazo.



En bas, « Nocturne » de Maetsu ; le portrait de l'impératrice Eugénie, par Madrazo ; le buste est celui de Ramon y Cajal.



Il vient de s'ouvrir au Petit Palais une exposition d'art fort intéressante au profit des pays dévastés. L'Espagne a envoyé trois cents tableaux et sculptures de ses meilleurs artistes contemporains. Goya triomphe dans une exposition rétrospective. Le roi Alphonse XIII a mis à la disposition du comité, représenté par le peintre Bilbao, de magnifiques tapisseries. Nous donnons ici quelques reproductions de cette belle collection d'œuvres d'art.

CH. HUMBERT, LENOIR, DESOUCHES ET LADOUX DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE



Le 1^{er} avril ont commencé devant le 3^e conseil de guerre à Paris les débats du procès Humbert-Lenoir-Desouches-Ladoux, dont l'instruction a été particulièrement longue et laborieuse. Charles Humbert, sénateur de la Meuse, est poursuivi pour commerce avec l'ennemi ; Pierre Lenoir et Desouches, ancien avoué, sont inculpés d'intelligence avec l'ennemi ; quant au capitaine Ladoux, il a à répondre de faits de commerce avec l'ennemi et de détournement de document. Cette photographie, prise à la première audience pendant que le capitaine Thibaud, greffier, lit le volumineux exposé de l'affaire, nous montre au banc des accusés, de gauche à droite, Lenoir, Desouches, Charles Humbert et Ladoux.

LE SPARTAKISME DANS LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE



Des patrouilles de soldats montés sur des camions automobiles parcouraient sans arrêt la capitale et avaient fréquemment l'occasion d'échanger des coups de fusil avec les émeutiers dont beaucoup étaient étrangers.



La destruction des établissements industriels « Vasena iron works » paraissait être un des buts des émeutiers, aussi les abords en étaient-ils gardés avec soin par la police. Ici, des agents sont prêts à riposter aux attaques.



L'émeute a fait, à Buenos-Ayres, des milliers de victimes. Le malheureux qui gît là en est une. Mais les désordres ne restèrent pas localisés à la capitale. Dans les provinces aussi il y eut des soulèvements.



Autour de ces établissements « Vasena iron works » la surveillance était active. On voyait stationner là en permanence des voitures de pompiers avec leur personnel en armes, prêt à intervenir en cas d'incendie.



L'action du bolchevisme s'est étendue jusqu'à la République Argentine où récemment elle se traduisit par des troubles très graves. Buénos-Ayres fut plusieurs jours durant en proie à l'émeute et le gouvernement ne resta maître de la situation qu'au prix d'un gros effort. Ces photographies sont les premières que l'on ait recues d'épisodes de ces journées. Celle de gauche montre la chapelle d'un couvent qui fut bombardé ; à droite, une barricade des émeutiers.



NOUVELLES JOURNÉES SPARTAKISTES A BERLIN



Dans tous les troubles de Berlin, la répression a été aussi féroce que l'attaque. A gauche, sur l'Alexander-Platz des réguliers ont mis un canon en batterie et tirent sans scrupule sur leurs concitoyens. A droite, ce sont des spartakistes que des soldats de l'ordre emmènent prisonniers : leur affaire est claire ; on fusille les émeutiers en tas, sans jugement, et ce n'est en général qu'après les avoir maltraités plus ou moins longtemps.



Pendant que nous manquions de papier pour faire nos journaux et nos livres, la troupe et les émeutiers, à Berlin, s'en servent pour faire des barricades. A gauche, des réguliers, à l'abri de bobines, gardent le ministère de la marine ; à droite, c'est l'examen d'un laissez-passer. En bas de la page, à gauche, la foule écoutant un orateur populaire ; à droite, une ambulance de la Croix-Rouge dans un immeuble ébréché par les obus.



Les journées tragiques de Berlin ont recommencé. La grève générale a éclaté le 1^{er} avril. L'état de siège fut aussitôt déclaré dans toute l'Allemagne. On demandait à Ludendorff pourquoi il ne s'offrait pas pour le commandement contre les spartakistes. « C'est parce que, répondit-il, j'ai les mêmes opinions qu'eux. » En effet, il doit éprouver une réelle sympathie pour des gens qui appliquent dans la guerre le rues les moyens terroristes qu'il appliquait sur le front.



ECHOS



LA CONSOMMATION DU CAFÉ EN FRANCE

Dans l'article intitulé : « Le chapitre du café » paru dans le n° 227 du *Pays de France*, la suppression de quelques mots dans la mise en pages modifie le sens de l'avant-dernier alinéa,

dont le texte, qui est une citation d'un travail de M. Freulon, doit être rétabli comme suit : « Pendant plus d'une année les importations ont été pratiquement suspendues. Nos navires et ceux de nos alliés transportaient les troupes américaines. En outre la consomma-

tion de nos armées fut énorme, et celle de la population civile, malgré l'occupation de nos plus riches départements, s'accrut également de façon sensible. La France consomma en 1914 : 1.860.000 sacs de café ; en 1915 : 2.030.000 sacs, et en 1916 : 2.550.000 sacs. — 1917 et 1918 furent plus importants, mais on n'a pas encore les chiffres. »

LA POTASSE DU VÉSUVE

Pourquoi ne demande-t-on pas de la potasse aux laves des volcans ? Car elles en contiennent. Les roches ignées du globe en renferment en moyenne 3 %, parfois 10 % et plus. Les laves les plus riches en potasse sont les laves leucitiques, comme celles du Vésuve. La leucite est un élément des laves, riche en silicates d'alumine et de potasse, d'après un récent travail du laboratoire de physique de l'Institution Carnegie. La leucite est un minéral généralement rare, mais qui se rencontre en abondance dans les laves du Vésuve. La leucite contient 21,5 % de potasse.

La quantité de potasse par tonne de lave leucitique du Vésuve et d'autres volcans italiens éteints varie de 7 à 9 %. A ce compte les laves italiennes renferment plus de 8, près de 9 milliards de tonnes de potasse.

On remarquera qu'avant la guerre, des chimistes boches s'occupaient activement à chercher à tirer des produits chimiques des laves leucitiques italiennes.

LA GUERRE ET LA PIERRE A BRIQUET

Avant la guerre la pierre à briquet, en ferrocérum, était totalement de fabrication allemande. Aussi la guerre apporta-t-elle une gêne sensible à l'industrie des briquets. Cette gêne a maintenant disparu, car la fabrication du ferrocérum, alliage de fer et de cérum, s'est établie en France grâce aux efforts d'un ingénieur, M. Visseaux.

Celui-ci prépare son alliage au moyen de la monazite du Brésil, qui est un phosphate de thorium, cérum, lanthane et didyme, par voie électrolytique en ce qui concerne l'extraction du cérum, et au moyen du four à gaz en ce qui concerne la fabrication de l'alliage même qui renferme 30 de fer pour 70 de cérum.

Un kilo de ferrocérum fournit 5.500 pierres de 5 millimètres de longueur, et chaque pierre fournit au moins 900 allumages. Un kilo de ferrocérum remplace donc 5 millions d'allumettes.

C'est seulement à la fin de 1916 que la fabrication de la pierre à briquet a pris en France une forme industrielle. Actuellement le rendement est de 24.000 kilos par an, ce qui suffit à alimenter tout le marché français. On peut envisager d'ici peu une exportation à l'étranger.

En même temps que se prépare le ferrocérum, on tire de la monazite le nitrate de thorium servant à la fabrication des lampes à incandescence, et du cérum pour la fabrication des aciers au cérum.

L'industrie française du ferrocérum, née de la guerre, survivra à celle-ci, et montre que, lorsque nous le voulons, nous pouvons faire aussi bien que le Boche qui se croyait aussi imbattable sur le terrain industriel que sur le champ de bataille.



PIQUETTE DE BETTERAVES

On peut très bien, d'après la *Vie Agricole et Rurale*, employer le jus de betteraves sucrières à faire de la piquette.

La betterave contient de 15 à 20 % de sucre. Il s'agit d'en extraire le liquide sucré et de l'ajouter à de l'eau cuvée sur marcs. Voici la méthode à suivre. Après lavage, les betteraves sont coupées au couteau à choucroute et mises dans un linge ou sac et suspendues dans l'eau froide. Après douze heures, on retire le sac qu'on serre à la main et qu'on place dans une nouvelle eau pure et bouillante. Il y reste douze heures ; après quoi on le retire, on le serre à la main et on réunit les deux eaux sucrées. Pour chaque kilo de betteraves on emploie chaque fois 3 litres. Par ces deux bains on extrait environ 97 % du sucre que contient la racine.

On pourrait encore, après lavage et coupage, cuire à l'eau bouillante une heure et pressurer, puis recuire une heure et repressurer (avec 1 litre d'eau par kilo de racines chaque fois). Mais on extrait moins de sucre (90 % au plus).

Le liquide sucré, obtenu par l'un ou l'autre de ces procédés, est alors concentré par évaporation à 20 % de sucre, et on ajoute 2 grammes d'acide tartrique par litre de piquette à obtenir. Le jus concentré ainsi obtenu est brun ou noir : on le verse tiède (pas chaud) dans de l'eau cuvée sur marcs et pressurée, et on verse dans un tonneau en agitant. Si on dispose d'un litre de vin en pleine fermentation, la fermentation de la piquette sera activée. La piquette ainsi obtenue est de couleur foncée, mais agréable au goût.

Pour 100 litres de piquette, mettre cuver 50 litres d'eau sur le marc de 100 litres de moût, presser quand le sirop de betteraves est prêt. On extrait le sucre de 50 ou 75 kilos de betteraves, comme indiqué, dans six fois 50 ou 75 d'eau. Celle-ci est concentrée sur le feu à 50 litres, avec addition de 100 ou 200 grammes d'acide tartrique. Après quoi, on verse ces 50 litres dans les 50 litres d'eau de marc après pressurage, on ajoute le litre de vin en fermentation et on loge le tout en bonnes conditions pour la fermentation.

C'est simple : mais il faut du charbon ou du bois pour concentrer le jus avant de le faire fermenter.

LA CENDRE DE BOIS POUR LE POLISSAGE

La cendre de bois est un excellent agent à employer quand il s'agit de polir les métaux : cuivre, acier, bronze, etc. Nos grand'mères le savaient bien et en faisaient grand usage. Rien n'est plus simple que l'emploi de la cendre de bois : on en met un peu sur un chiffon et on frotte. Car il faut toujours, pour obtenir un bon poli, de l'« huile de coude ».

A remarquer que la cendre de bois a un grand avantage dans le nettoyage de l'intérieur des récipients employés à la cuisine : elle ne donne pas de goût, comme le font tant de substances chimiques utilisées pour le nettoyage des métaux.

Les personnes utilisant le poêle à la sciure de bois, si pratique, doivent employer leurs cendres de la sorte ; le surplus, elles feront bien de le jeter sur leurs plates-bandes, car la cendre de bois est riche en potasse, engrais précieux.

LE TROU LE PLUS PROFOND

De tous les côtés l'homme a fait des sondages dans l'écorce terrestre pour découvrir ce qu'il peut y avoir dans le sous-sol. Jusqu'ici le plus grand sondage était celui, de 2.240 mètres, de Czuchow, serré de près par le sondage, de 2.003 mètres, de Paruschowitz, en Silésie. C'étaient là les trous les plus profonds que l'homme eût creusés. Maintenant il y a mieux. En Virginie occidentale, au centre d'un grand bassin carbonifère, les Américains viennent de faire un sondage de 2.240 mètres 25 centimètres. Le sondage de Clarksburg est de 25 centimètres plus profond que celui de Czuchow.

POUR DÉROUILLER LES OBJETS DE FER

Certains ustensiles, outils ou accessoires en fer, soit qu'on les remise dans des lieux mal aérés, soit qu'on les emploie à des besognes les mettant en contact avec des matières humides,

soit encore qu'ils soient utilisés par des personnes qui ont les mains en moiteur, se tachent de rouille qui les ronge, les émousse, les rend inaptes à l'usage auquel ils étaient destinés.

Voici un moyen récemment indiqué par une revue de « mécanique » anglaise pour supprimer et même pour prévenir la rouille.

On applique sur les endroits rouillés un enduit formé de deux parties en poids de bisulfate de soude finement pulvérisé et d'une partie de sel marin. Le tout bien mélangé et assez mouillé pour former une pâte qui adhère au fer.

On laisse l'emplâtre en place jusqu'à ce que la dernière trace d'oxyde de fer ait disparu. Ensuite on trempe l'objet dans une solution alcaline pour neutraliser l'acidité de l'antirouille et on fait sécher. Après quoi on badigeonne au kéroène ou au pétrole épuré.

CALVITIE PAR FULGURATION

Au mois d'octobre, en Angleterre, une maison fut frappée par la foudre. Trois enfants s'y trouvaient, couchés dans le même lit, tous trois couchés sur le côté droit, selon leur coutume, et endormis. Le coup de foudre les effraya fort, mais ils n'éprouvèrent aucun dommage.

Quinze jours après, toutefois, ils se mirent tous à perdre leurs cheveux sur le côté gauche de la tête seulement. Sur le côté droit, qui était en contact avec l'oreiller, rien de pareil. En quelques jours tous trois eurent le côté gauche du crâne entièrement chauve. Mais après un temps les cheveux se mirent à pousser de nouveau et, trois mois après, il était évident que les trois enfants redeviendraient parfaitement normaux en ce qui concerne la chevelure.

LES FLEURS DANS LES CIMETIÈRES MILITAIRES

A la Linnean Society de Londres, M. A. W. Hill a entretenu ses auditeurs de l'œuvre horticole entreprise en France dans les cimetières militaires britanniques. Les autorités anglaises se proposent de faire de ces cimetières des pelouses verdoyantes, bien entretenues, entourées de haies, avec des avenues et des allées, en plantant sur les tombes des rosiers, des iris, etc.

Elles se préoccupent aussi, là où sont ensevelis des Canadiens, des Australiens, des Néo-Zélandais, des Indiens, de planter de préférence sur les tombes des plantes appartenant au pays d'origine de ces soldats.

UN SINGE FOU

Un singe Rhésus du Jardin Zoologique est devenu fou. On le voit tout à coup fixer le regard sur quelque chose qu'il croit voir passer en l'air et qu'il essaie de saisir soit d'une main, soit des deux bras ouverts. Il met à cette tentative de conquête d'on ne sait quoi, une grande énergie. Après la crise passée, le Rhésus se comporte très normalement et paraît se bien porter.

LA COURSE AU POLE NORD

Il y a entre l'Amérique et l'Angleterre une compétition intéressante. Des deux côtés de l'Atlantique on se prépare à conquérir le pôle Nord en aéroplane. L'aviateur américain est le capitaine Bartlett ; le britannique, M. Salisbury Jones. Le premier compte passer par le Groenland, le second par le Spitzberg. Ce dernier aura devant lui un voyage beaucoup moins long que le premier. M. Jones pense pouvoir faire le voyage en neuf heures...

Faisons des vœux pour le succès des deux entreprises. De toute façon ce sera une victoire pour les alliés.

M. de Talleyrand et les Etats-Unis

Tout naturellement, le congrès qui se tient à Paris et qui doit statuer sur le sort des peuples a donné le jour à une littérature spéciale dont le congrès de Vienne et M. de Talleyrand font tous les frais.

Les mémoires du temps sont consultés, épulchés pour ainsi dire, et les anecdotes qui avaient déjà servi chaque fois que s'ouvrait un congrès, ont été rajeunies, revernies, pour servir d'aliment à notre amour de l'écho, du potin, fût-il rétrospectif, que l'on peut placer entre la poire et le fromage.

Cependant, quelques traits de la vie tortueuse de celui qu'on appela longtemps M. l'abbé de Périgord ont échappé à la lentille de l'anecdoteur, et c'est ceux-là que nous allons rapporter parce qu'ils rappellent l'orage qui a grondé, de 1793 à 1800, au-dessus des relations franco-américaines.

Bien que ce soit de l'histoire ancienne, nous reparlerons de La Fayette, de Rochambeau et de la poignée de braves qui allèrent résolument se mettre aux côtés de Washington pour arracher la jeune Amérique au joug insupportable que lui infligeait la mère-patrie.

Les Américains nous surent un gré infini d'une attitude généreuse, plus inspirée par les idées philosophiques qui transformaient la société française que par une politique de revanche. Leurs sympathies ne diminuèrent que lorsque les excès révolutionnaires ne connurent plus de limites et que la politique étrangère de la Convention devint tracassière et vénale.

C'est alors que se passa un incident sur lequel nombre d'historiens ont, par prudence, gardé le silence, mais qui, avec le recul des années, peut être aujourd'hui considéré comme une page d'histoire que tout le monde peut lire sans émotion, comme l'histoire des pontons anglais ou de la captivité du grand Empereur.

Les hommes de la Convention pour se venger de l'Angleterre, dont les menées sourdes ou avouées les menaçaient, avaient essayé de séduire le général Washington et de l'amener à seconder la France dans sa lutte contre sa redoutable voisine.

Georges Washington, nous le répétons, que le supplice de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et les massacres qui signalèrent cette convulsion révolutionnaire, avaient rendu prudent, fit la sourde oreille. Et, plus soucieux de parachever son œuvre que de se lancer dans une aventure, il prétendit observer, entre les belligerants, la plus stricte neutralité.

Ce n'était pas chose facile, parce que la République naissante des Etats-Unis se divisait en deux partis : les fédéralistes dont les sympathies étaient nettement anglaises, et les républicains qui tenaient pour la Révolution.

Le gouvernement français qui était au courant des difficultés dans lesquelles se débattait Georges Washington, et qui se savait appuyé par les républicains, envoya aux Etats de l'Union, en 1793, le citoyen Genêt pour créer une atmosphère favorable aux hommes de la Révolution et forcer la main à Washington.

Georges Washington fit à l'envoyé français l'accueil le plus froid ; puis pour dissiper toute équivoque, en présence de l'enthousiasme avec lequel fut reçu Genêt, de Charlestown à Philadelphie, il proclama officiellement la neutralité des Etats-Unis, s'opposa au recrutement de soldats américains tenté par Genêt, et enfin demanda son rappel immédiat, en raison de son attitude.

Force fut au gouvernement révolutionnaire de rappeler son ministre et Genêt revint en France ayant complètement échoué dans sa mission (1).

Des mois se passèrent et, pendant que la France était le théâtre de tous les désordres, Washington, de plus en plus résolu à la paix avec l'Angleterre, envoya à cette puissance (1795) John Jay pour négocier et régler les différends qui existaient encore entre les deux pays.

Le traité qui s'ensuivit et qui est connu sous le nom de traité Jay souleva l'indignation du gouvernement français qui accusa les Etats-Unis de violer le traité signé entre la France et l'Amérique en 1778.

Les républicains américains ne furent pas moins ardents : Hamilton faillit être lapidé dans la rue. Quant à Washington, les feuilles qui

combattaient sa politique l'insultèrent gravement. On ne l'appela plus que le beau-père de la République.

Bien que la guerre entre la France et les Etats-Unis ne fût pas officiellement déclarée, il y eut non seulement une longue période de tension, mais encore des hostilités partielles éclatèrent, des combats eurent lieu entre navires des deux nations.

Mais avant d'en arriver au pire, le président John Adams, qui avait succédé à Washington et qui tenait beaucoup à l'amitié de la France, fit partir (octobre 1797), avec l'assentiment du Congrès, une commission pour la France avec des instructions précises. On voulait la paix avec honneur.

C'est ici que se produisit l'intervention fâcheuse de Talleyrand, ministre dont la délicatesse fut contestée.

Dans l'*Avènement de Bonaparte*, Albert Vandal, d'une plume incisive, a décrit les pratiques des hommes de second plan de la basse époque révolutionnaire, c'est-à-dire du Directoire : « Ils ne formaient pas un parti discipliné et compact, mais une association intermittente d'intérêts et de passions. »

Dans l'événement historique qui nous occupe, on peut prétendre que Talleyrand se souvint trop des mœurs de l'abbé de Périgord, alors qu'avec ses amis d'Espagnac, Delaunay et autres hommes d'affaires de la Révolution, il pensait plutôt à ses intérêts particuliers qu'à ceux de la France. Mais il était de son époque, et cette époque, pour en revenir à Vandal, fut celle des brigandages colossaux et des basses filouteries.

M. Loliée, dans son livre *Talleyrand et la société française*, est aussi énergique que les historiens américains pour flétrir la conduite du futur prince de Bénévent. Il indique, comme John Fiske notamment, que les négociateurs français Bellamy, Saint-Foix, Montrond, André d'Arbelles, qualifiés d'agents officieux, « s'entremirent de toute leur finesse pour faire comprendre aux mandataires américains que de premières douceurs, un peu d'argent tiré de leur poche, faciliteraient beaucoup les négociations.

» C'était, dit notre auteur, une pratique passée dans les habitudes secrètes de la diplomatie d'alors. »

Les Américains, qui ignoraient encore la corruption européenne, s'étonnèrent et en saisirent leur gouvernement.

Le président, dit John Fiske, soumit *this infamous proposal*, cette infâme proposition, au Congrès en substituant au nom de Talleyrand les lettres X. Y. Z.

Dans l'histoire américaine, cet incident est connu sous le nom de « X. Y. Z. dispatches ».

L'indignation fut si grande aux Etats-Unis qu'on s'y prépara pour la guerre au cri de : « Des millions pour la défense, mais pas un cent pour un tribut ! » On arma fièreusement des frégates ; une armée fut mise sur pied, dont on confia le commandement à Washington. C'est pendant cette excitation qu'on composa le célèbre chant *Hail Columbia*.

L'affaire ne fit pas moins de bruit en France, où la « Société du Manège » dite « Société des patriotes » déclara Talleyrand impossible.

Les Directeurs, sauf Barras cependant, aussi corrompu que lui, affectèrent de ne plus lui adresser la parole.

Talleyrand, devant la réprobation générale, dut se retirer et céder la place à Reinhardt.

La chute momentanée de Talleyrand n'arrangea pas cependant les affaires et, sur mer, il y eut quelques rencontres entre Français et Américains.

En février 1799, le capitaine Truxton, commandant la frégate *Constellation*, défit et capture un bâtiment français. En février 1800, le même officier se mesura encore avec les nôtres et nous coula une frégate, la *Vengeance*. Une médaille fut frappée pour rappeler ce combat naval où les deux adversaires montrèrent le plus grand courage.

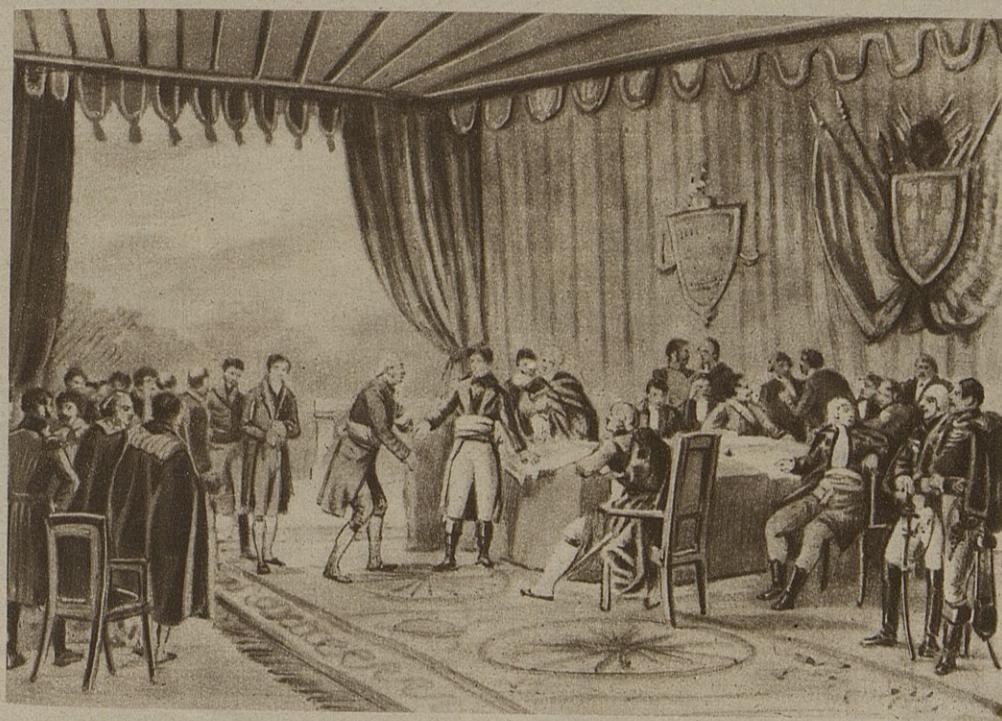
Très heureusement, John Adams, qui aimait la France, parvint à apaiser les rancunes des deux pays. D'ailleurs, nous nous étions assagis et avions fait des ouvertures qui furent aimablement accueillies.

Il faut dire aussi qu'à l'anarchie directoriale avait succédé le Consulat et que ce fut Joseph Bonaparte, cet ennemi déclaré de Talleyrand, qu'on chargea des négociations quelques mois avant la bataille de Marengo.

C'est ainsi que la paix, paix durable dont nous recueillons aujourd'hui les bienfaits, fut conclue grâce aux efforts d'une diplomatie que ne dirigeait plus tout seul, et sans contrôle, M. de Talleyrand.

JEAN CARMANT.

REUNION DES PLÉNIOPOTENTIAIRES AMÉRICAINS ET FRANÇAIS POUR LA SIGNATURE DU TRAITE DE 1800
(d'après une estampe gracieusement communiquée par M. MAS).



(1) Quelques auteurs prétendent que Genêt demeura aux Etats-Unis.

LA MANIFESTATION A LA MÉMOIRE DE JAURÈS

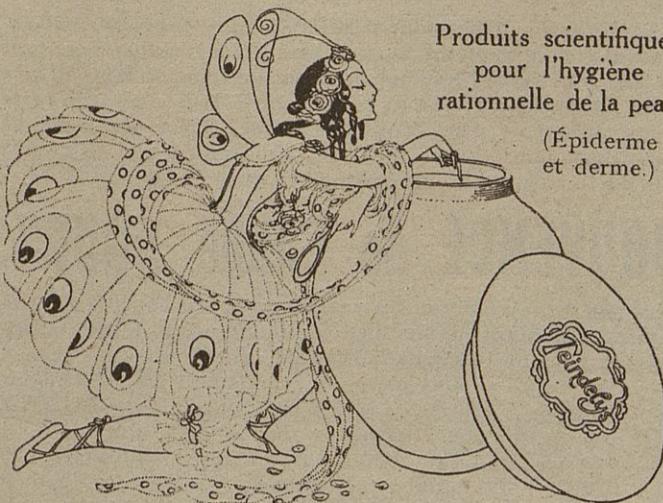


Comme protestation contre l'acquittement de Villain, l'assassin de Jaurès, les organes exécutifs de la Fédération socialiste et de l'Union des syndicats de la Seine avaient organisé dimanche dernier une grande manifestation. Le cortège s'est dirigé du Trocadéro vers la Muette : aucun incident ne s'est produit. En haut de la page, les élus socialistes en tête du cortège ; en bas, la foule, curieux et manifestants. Dans l'ovale de gauche, les délégués chargés de déposer une palme ; à droite, devant le buste de Jaurès, MM. Anatole France, de la Porte, député, et Paul-Boncour.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 233 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Les souverains belges en visite chez le général Pershing à Chaumont. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Crème **TEINDELYS**
pour la beauté du teint



Produits scientifiques
pour l'hygiène
rationnelle de la peau
(Épiderme
et derme.)

La crème Teindelys conserve la fraîcheur
de la jeunesse, embellit, efface les rides.

ARYS — PARFUMS DE LUXE — 3, rue de la Paix, Paris

Crème Teindelys : gr. modèle, 9 fr.; fio 10 fr. 70. Petit modèle, 5 fr.; fio 6 fr. 20

Poudre Teindelys : 4 fr.; fio 5 fr.

Savon Teindelys : 4 fr.; fio 5 fr. — Eau Teindelys : 10 fr.; fio 13 fr.

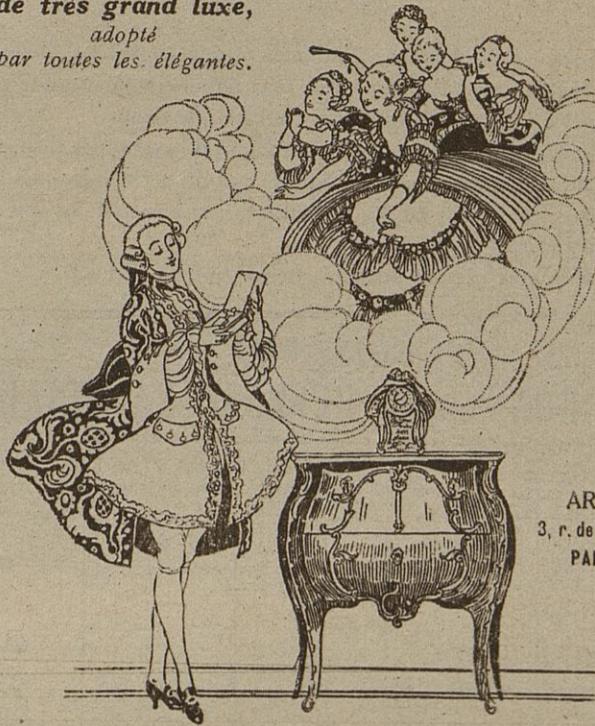
Bain Teindelys : 4 fr.; fio 5 fr. — Lait Teindelys : 12 fr.; fio 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement. — Envoi franco au-dessus de 30 fr.

Envoi sur demande du "Carnet de Beauté", par le Dr Reymondon

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.
Flacon réclame, franco : 16 fr. 50

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 50 (en 12 séries)

1.200 fr. de Prix dont 600 fr.
en espèces

Ligne



LE TESTAMENT (2^e Série)

Un vieux maniaque a placé dans son coffre, à côté des valeurs qui forment une partie de son héritage, une somme de 7.453 fr. 70 de monnaies diverses neuves; ces monnaies sont placées en piles de différentes hauteurs et chaque pile est constituée par une monnaie unique.

Il y a douze piles; ces piles représentent donc douze monnaies différentes. Le maniaque s'est contenté d'indiquer dans son testament, par des lignes noires, la hauteur très exacte de chaque pile.

Il lègue cette somme à celui de ses héritiers qui sera capable de dire le premier quelle somme et quel genre de monnaie sont représentés par chaque ligne.

Ces pièces sont toutes françaises; l'or, l'argent, le nickel et le zinc sont représentés.

DEUXIÈME QUESTION

Quelle est la somme représentée par la ligne n° 2?

LES RÉPONSES DEVONT NOUS PARVENIR EN UNE SEULE FOIS, APRÈS LA PUBLICATION DE LA DOUZIÈME SÉRIE.



N° 2

LISTE DES PRIX :

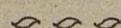
1 ^{er} PRIX	250 fr.	4 ^e PRIX	50 fr.
2 ^e "	150 "	5 ^e "	25 "
3 ^e "	75 "	6 ^e au 10 ^e PRIX ..	10 "
100 Souvenirs d'une valeur de	6 fr.		

CONCOURS N° 45

RÉSULTATS :

LA TACHE BLANCHE

La carte géographique à reconstituer était l'Australie.



Nous avons reçu 3.439 réponses justes pour ce concours.

LES CONCURRENTS SE CLASSENT COMME SUIT :

1^{er} PRIX : 25 fr. en espèces.

M. E. ROUSSEL, à Liffol-le-Grand (Vosges). (Ecart : 21.)

2^e PRIX : 15 fr. en espèces.

M. E. DAMERY, 9, r. de la Barre, Etréaupont (Aisne). (Ecart : 28.)

DU 3^e AU 10^e PRIX : 5 fr. en espèces.

M. A. CHARPENTIER, St-Loup, Saint-Jean-de-Braye (Loiret). (Ecart : 40.)

M. M. BOITTEUX, à Trévoix (Ain). (Ecart : 74.)

M. L. LOMBERGET, 71, aven. de l'Arsenal, Dijon (C.-d'Or). (Ecart : 85.)

M. P. SAUVE, 38, r. Montmorency, Courtalain (E.-et-L.). (Ecart : 106.)

M. RIVALLIN, pl. Bisson, Guéméné-sur-Scorff (Morbihan). (Ecart : 147.)

M. P. GOULLEY, 26, rue Kléber, Troyes (Aube). (Ecart : 167.)

M. M. DUBOST, au Chêne-Rond (Puy-de-Dôme). (Ecart : 258.)

M. J.-M. AZÉMA, 22, r. Montaudran, Toulouse (H.-G.). (Ecart : 261.)

Pochette Surprise

BON N° 2

5^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 50 (2^e Série)

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Perceuteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

MALADIES de la FEMME

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs filles la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de *Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancers*, trouveront la guérison en employant la JOUVENCE de l'Abbé SOURY.

Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'AGE doivent faire avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY une cure pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les pharmacies : le flacon, 5 fr.; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

(Notice contenant renseignements gratis)

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28 x 36 reliés toile
titre et impression blancs

TOME I.. Août 1914 à Mai 1915

TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915

TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916

TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917

TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"

6, boulevard Poissonnière, Paris.

LES GALERIES LAFAYETTE

sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement

LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne

LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

aucune taxe de luxe n'est perçue en sus des prix marqués

VITE ET BIEN - VITE ET TOUT

C'est aussi le programme du

RASOIR APOLLO

Le plus agréable, le plus effectif
et le plus économique des rasoirs

En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros. SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris

L'ART & LA MANIÈRE
DE FABRIQUER LA

Marmite Norvégienne

et de faire la cuisine { sans feu { sans frais } ou presque
Par LOUIS FOREST

Prix : 0 fr. 30

Envoi franco contre 0 fr. 35

SOCIÉTÉ DES
Ports Marocains
de Mehedy-Kenitra
et Rabat-Salé

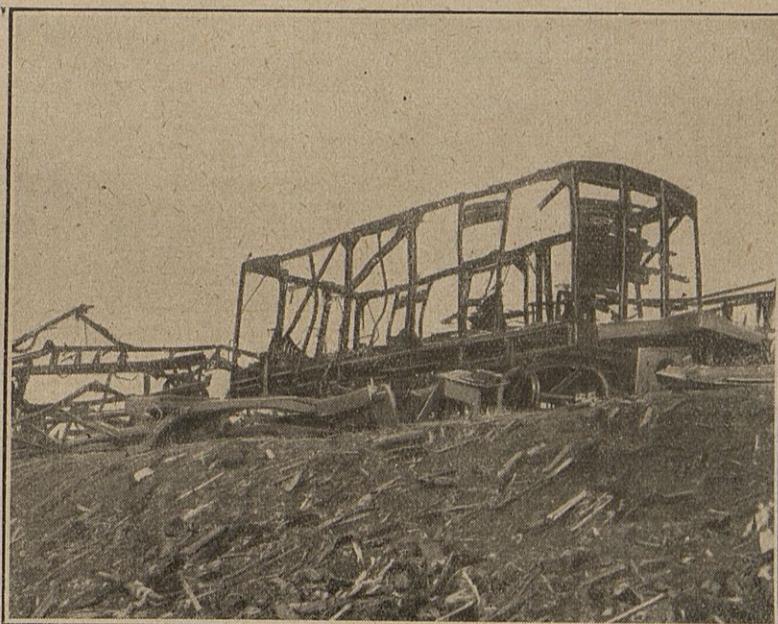
Cette Société procède au placement de 53.932 Obligations de 500 fr., 5% nets de tous impôts présents ou futurs, au prix de 445 fr., remboursables au pair en 61 ans, de 1920 à 1981, avec faculté d'accélérer l'amortissement à partir de 1935. Ces obligations sont garanties par le Gouvernement Marocain.

La notice exigée par la loi a paru dans le *Bulletin des Annonces légales* du 24 mars 1919.

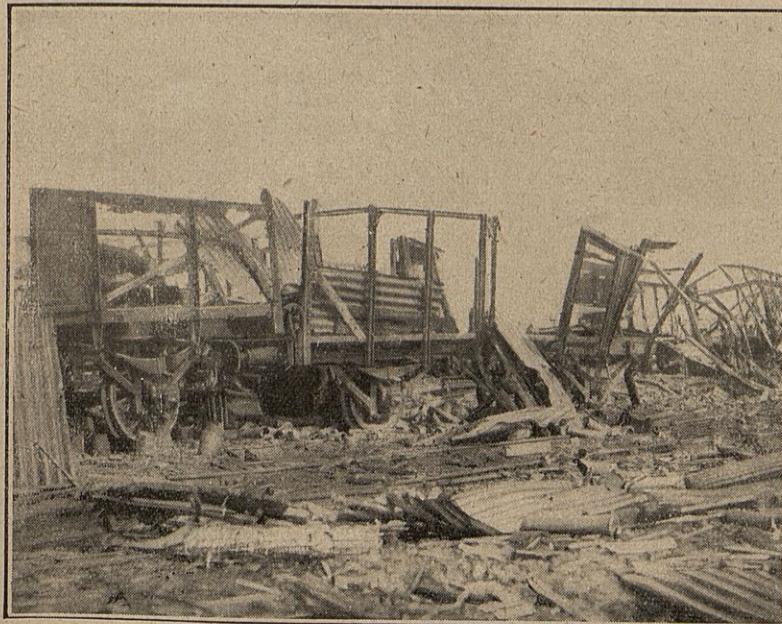
LA CATASTROPHE DE GRINDE EN BELGIQUE



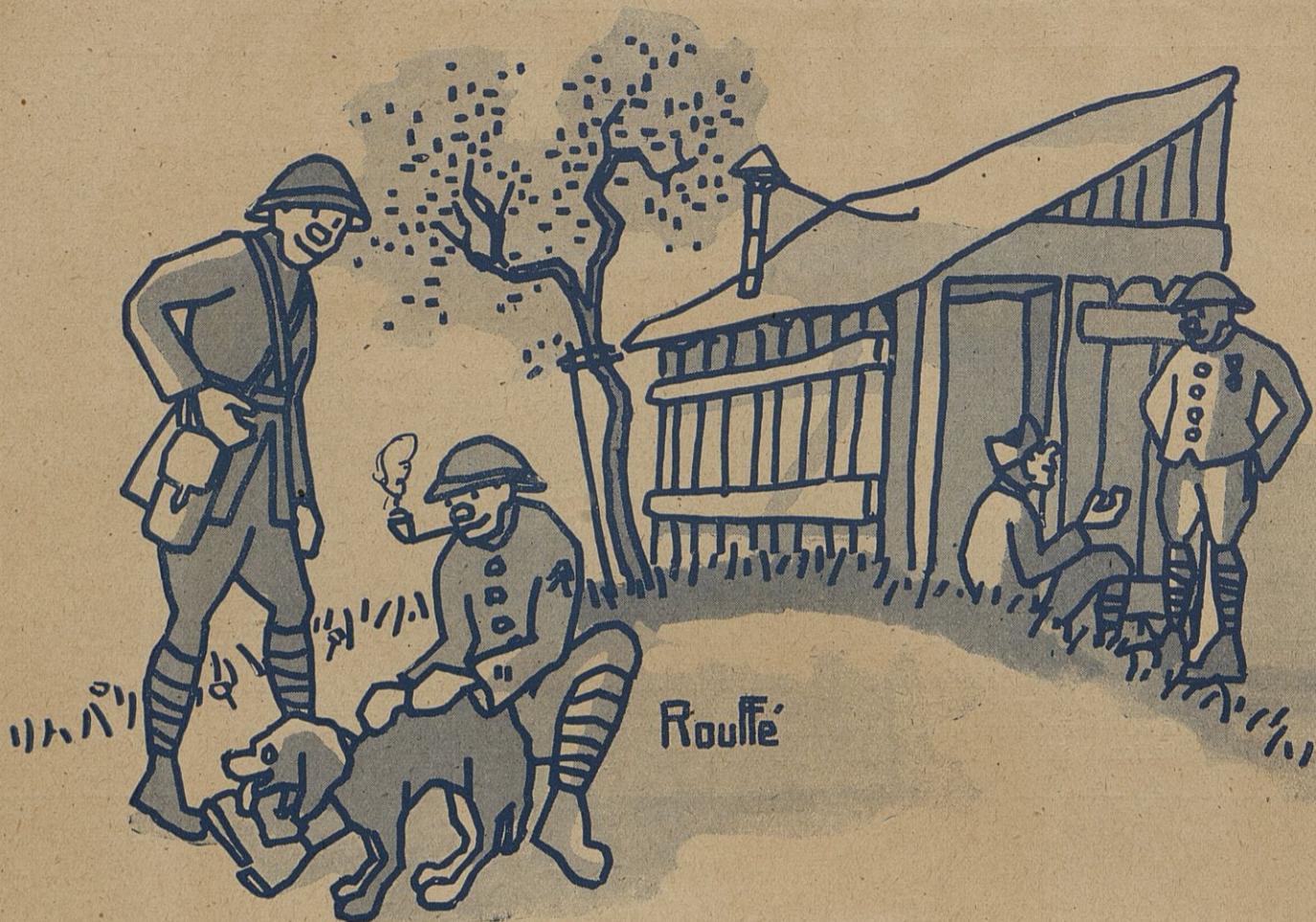
Le convoi qui a sauté en gare de Grinde se composait de soixante-quinze wagons chargés d'obus de 210, 240 et 280, de tonneaux de poudre et d'une grande quantité de cartouches. Il était rangé sur une voie de garage servant de dépôt de munitions. La cause de l'explosion est inconnue. A gauche, se voit l'une de six fermes situées fort loin de là, et que l'explosion a détruites ou endommagées. A droite, les carcasses de quelques wagons.



Cette épouvantable explosion ne fit sur place qu'une victime : un adjudant qui gardait le dépôt fut mortellement blessé. Mais tout ce qui se trouvait au-dessus du sol dans un rayon très étendu fut haché, tordu, déchiqueté, émietté, et offre l'aspect que fixent ces photographies. Celle du bas de la page à droite montre ce qui reste d'une ferme située à 200 mètres de là. Les voies, les champs sont jonchés de débris indescriptibles.



Ceux qui, en ces quatre années passées de guerre, ont vécu loin du théâtre des hostilités et des zones soumises aux bombardements ne peuvent que difficilement se faire une idée de la puissance terrifiante des explosifs qui y ont été mis en œuvre à profusion. Les effets de la récente catastrophe de Grinde dépassent toute imagination à cet égard. L'explosion, dans cette petite gare, d'un train de munitions de guerre a littéralement tout broyé aux alentours.



UN MALIN

— Ça lui fait plaisir que tu lui cherches ses puces, à ton chien ?
— Ça lui est égal, mon capitaine, mais je préfère que ce soit lui qui en ait moins que moi ; comme ça, c'est moi qui lui en donne...



VIE CHERE

— J'ai vendu mon tilbury...
— Pour acheter quoié ?
— Une paire de chaussures et un camembert...